

Recherches sociographiques



Stéphanie NUTTING et François PARÉ (dirs), *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de Parole/Institut franco-ontarien, 2007, 342 p. (Agora)

Emir Delic

Volume 49, Number 3, September–décembre 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/019892ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/019892ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delic, E. (2008). Review of [Stéphanie NUTTING et François PARÉ (dirs), *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de Parole/Institut franco-ontarien, 2007, 342 p. (Agora)]. *Recherches sociographiques*, 49(3), 577–579. <https://doi.org/10.7202/019892ar>

sujets de sa recherche dans un contexte où la langue, ainsi que le nationalisme québécois, étaient à l'avant-scène des débats politiques de l'époque. Qu'en est-il de la jeunesse contemporaine en Ontario français ? Pourrions-nous encore parler d'une crise identitaire ? Une grille d'analyse prenant en compte les appartenances multiples des individus conduirait d'ailleurs à interpréter autrement l'identité culturelle des jeunes. Dans une telle perspective, l'ambivalence identitaire serait peut-être moins le résultat d'une crise qu'une façon de s'adapter à l'hétérogénéité des situations sociales. C'est pourquoi à notre avis, l'enjeu de la langue et de la culture se pose davantage au plan collectif qu'individuel. Ce n'est qu'en dynamisant la vie culturelle française, en misant à la fois sur des spécificités locales et des réalités internationales, qu'on pourra créer des conditions qui interpelleront les jeunes et qui pourront favoriser à la fois leur appartenance collective (intégration), leur réussite sociale (stratégie) et leur créativité (subjectivation) – conditions essentielles à la construction de leur identité. Sur ce plan, nous partageons l'avis de Cazabon, à savoir qu'il est nécessaire de développer des stratégies éducatives permettant aux jeunes de devenir producteurs de culture plutôt que des réceptacles passifs. Enfin, l'école ne doit surtout pas agir en vase clos, car c'est lui faire porter un fardeau qu'elle ne peut raisonnablement assumer seule.

Annie PILOTE

*Département des fondements et pratiques en éducation,
Faculté des sciences de l'éducation,
Université Laval.
annie.pilote@fse.ulaval.ca*

Stéphanie NUTTING et François PARÉ (dirs), *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de Parole/Institut franco-ontarien, 2007, 342 p. (Agora)

Issu d'un colloque éponyme tenu à l'Université de Guelph du 16 au 18 septembre 2004 et dirigé par Stéphanie Nutting et François Paré, *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire* porte sur l'œuvre d'un auteur polyvalent et reconnu. Au cours de sa carrière qui s'étend sur près de trois décennies, Jean Marc Dalpé exerce plusieurs métiers (comédien, poète, dramaturge, romancier, traducteur, professeur et, depuis quelques années, scénariste pour le petit écran) et se voit décerner de nombreuses distinctions, dont trois prix littéraires du Gouverneur général du Canada. Cependant, comme le précisent Nutting et Paré, l'objectif de cet ouvrage collectif n'est pas d'ériger un monument, d'immortaliser l'écrivain et sa création, mais plutôt de « baliser le terrain » de son œuvre plurielle et protéiforme. Ce balisage s'effectue ici en quatre temps ou, pour ainsi dire, en quatre parcelles.

Dans la première partie, qui concerne la « matière première » de Dalpé qu'est son « langage délinquant », Dominique Lafon et Jean Morency traitent tous les deux des interférences et de l'hybridité génériques, mais ils les envisagent sous des angles différents. Alors que Lafon dépiste les « dérives » stylistiques parcourant l'œuvre de Dalpé dans son ensemble, Morency, par le biais d'une analyse d'*Un vent se lève qui éparpille*, aborde la question des pratiques d'écriture en contexte minoritaire. Outre ces deux études pénétrantes, on notera l'excellente intervention de Catherine Leclerc qui, dans une optique « traductologique », montre comment l'« intraduisible », entendu comme « absence d'équivalence » – aussi bien langagière (signifiant/signifié) qu'existentielle (soi/soi, soi/l'autre) – informe *Un vent se lève qui éparpille*, roman construit à partir d'un « foisonnement d'approximations ».

De ces différentes manières de Dalpé de travailler, de façonner le dire, découle, entre autres, une dimension tragique ; c'est elle qui fait l'objet de la deuxième tranche du livre. Deux contributions se démarquent ici par leur perspicacité et par leur rigueur méthodologique. Signalons d'abord celle de Johanne Melançon, qui établit que, si le tragique naît de l'agir des personnages, cet agir, parce que provoqué par des émotions fortes, s'opère comme s'il échappait au contrôle de ces mêmes personnages. Sur la base de ces observations, que viennent enrichir des théories de Pierre Gravel, Melançon finit par constater que le « sujet tragique » est un « sujet multiple », au point que « [son] discours même ne [parvient] pas à se constituer ». Voilà un des multiples échos se réverbérant entre les différents articles, celui-ci nous renvoyant à l'« intraduisible » déjà évoqué. L'autre contribution est celle de Lucie Hotte qui s'interroge aussi sur l'agir des personnages, mais qui examine, pour sa part, l'aspect violent de cet agir. Hotte, en s'appuyant notamment sur des théories psychologiques, fait voir que, si la violence est engendrée par des émotions (et surtout par l'humiliation), l'agir violent sert également de moyen pour exprimer ces dernières. Dans cette perspective, elle explore des rapports entre « l'incapacité fondamentale » des personnages de Dalpé à s'exprimer et les manifestations de la violence.

Le troisième lot du volume, apparenté au tragique, a trait aux « rapports de force » et c'est ici que logent deux des études les plus retentissantes de l'ouvrage. François Ouellet se penche sur le principe œdipien qui traverse l'œuvre de Dalpé. Son analyse soignée l'amène à mettre en relief les blancs qui trouent les textes de l'auteur, soulignant ainsi l'importance du sous-texte, et à affirmer que l'écriture de Dalpé, investie de ce que l'auteur lui-même appelle « [sa] fiction du bâtard », s'institue en une « écriture du Même, de l'homogène ». L'étude d'Alan Filewod, quant à elle, brillant par son audace et sa franchise, montre que l'accueil qu'a connu Dalpé dans le milieu du théâtre professionnel du Canada anglais a été moins un « triomphe » qu'une « rebuffade ». Car, selon Filewod, les critiques anglophones, dans leur « inaptitude répétée » à replacer une pièce franco-ontarienne (en

l'occurrence quatre pièces en traduction anglaise) dans son contexte d'origine, ont généralement « dénaturisé », voire « invalidé » l'œuvre en question.

La dernière section de l'ouvrage réunit les contributions de trois collègues de l'auteur, parmi lesquels on compte le regretté Robert Dickson, Louis Patrick Leroux et André Perrier. Il va sans dire que ces textes relevant du témoignage personnel sont dépourvus, à des degrés divers, de la distance critique et de l'objectivité des autres interventions et que le ton y est volontiers dithyrambique. N'empêche qu'ils éclairent la place qu'occupe Dalpé dans le milieu culturel.

À la fin du recueil figurent une bibliographie sélective établie par Amanda Dreyer, qui dresse l'ensemble de la production artistique de Dalpé, ainsi qu'une sélection fort pertinente d'études critiques sur cette production, et des notices biobibliographiques sur les collaborateurs. Une réserve, s'il en est une, sur ces dernières : il manque des notices de cinq intervenants.

Bref, *Jean Marc Dalpé. Ouvrier d'un dire*, qui regroupe des réflexions riches et variées, dont la plupart font preuve de solidité et de finesse analytiques, réussit à tracer une cartographie du terrain du « monde » de Dalpé, tout en faisant pointer à l'horizon de nouvelles pistes et perspectives. Du reste, cet ouvrage comble (enfin !) un manque important, car il nous offre un lieu de réflexion *concentré* sur l'œuvre de Dalpé, lieu incontournable pour quiconque s'intéresse à l'œuvre de cet auteur franco-ontarien.

Emir DELIC

*Candidat au doctorat en lettres françaises,
Département de français,
Université d'Ottawa.
edeli039@uottawa.ca*

Paul-André LINTEAU, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2007, 189 p.

Parue originalement l'année du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, cette synthèse a fait l'objet de révisions mineures mais surtout, d'une large mise à jour. Le dernier chapitre de l'édition originale consacré à l'évolution montréalaise de 1960 à 1992 a été remplacé par trois nouvelles sections qui se terminent avec la réélection de Gérald Tremblay à la mairie. Les événements récents ayant affecté la métropole tels que la saga des fusions municipales y sont traités avec efficacité, sobriété et justesse. Ces dernières pages sont donc à l'image de cette synthèse qui se distingue par sa grande qualité tant en ce qui concerne les informations présentées que le style dans lequel elles sont transmises. Ce résultat n'est pas étonnant puisque Paul-André Linteau a consacré la majeure partie de sa carrière universitaire à